

Le scribe des illusions humaines

Henry James. Après quatre Pléiade consacrés à ses nouvelles arrive un volume de ses romans. Dont le chef-d'œuvre «Un portrait de femme», sismographe implacable des passions.

ALAIN FAVARGER

Le visiteur qui flâne dans les rues de Rye peut pousser sa visite jusqu'à Lamb House, la maison que le plus européen des écrivains américains avait achetée dans cet exquis bourg du Sussex, non loin de la mer. Outre maints objets, tableaux, gravures ou livres ayant appartenu au romancier, il pourrait tomber dans une encoignure sur une petite plaque disant à peu près ceci: «Au ciel il n'y aura pas d'algèbre ni à apprendre des dates ou des noms, mais seulement à jouer de la harpe et à lire Henry James!»

La maxime vaut son pesant d'or et d'ironie. Tant elle traduit bien l'esprit de l'écrivain né à New York en 1843 dans un milieu aisé. Auteur prolifique et complexe, il adorait tant l'Europe (la France, l'Italie, la Suisse, les îles Britanniques) qu'il finit par s'y établir, sollicitant même en 1915 la nationalité anglaise, exaspéré par la neutralité américaine. Décédé à Londres le 28 février 1916, son nom va rester attaché à une fameuse expression («the stream of consciousness»), ce flux de la conscience et des affects qu'il s'attachait à saisir au fil de ses récits fouaillant l'intimité de ses personnages.

«Un livre de moi»

Henry James n'a pas toujours été compris de ses contemporains, son œuvre foisonnante exigeant comme celle d'un Proust de la patience et une attention soutenue. Mais pour peu qu'on s'y immerge, un plaisir rare attend le lecteur. Ce volume ne contient pas tous les romans de l'auteur, mais il y a déjà matière à s'emballer en découvrant ici *Les Européens*, *Washington Square* ou *Un portrait de femme*. Ce dernier, l'un des plus ambitieux de l'écrivain, est le vaisseau amiral de cette édition. Publié d'abord en feuilleton quasi simultanément en Angleterre et aux Etats-Unis, dans le *Macmillan's Magazine* et l'*Atlantic Monthly*, le roman parut en volume à la fin de 1881.

L'opus a un certain écho et l'auteur peut se féliciter qu'il se vend assez bien, «pour un livre de moi». Mieux reçu en Amérique qu'en Angleterre, il offre la quintessence de l'art du romancier. On y voit une jeune Américaine, Isabel Archer, traverser l'Atlantique et faire sensation dans la bonne société

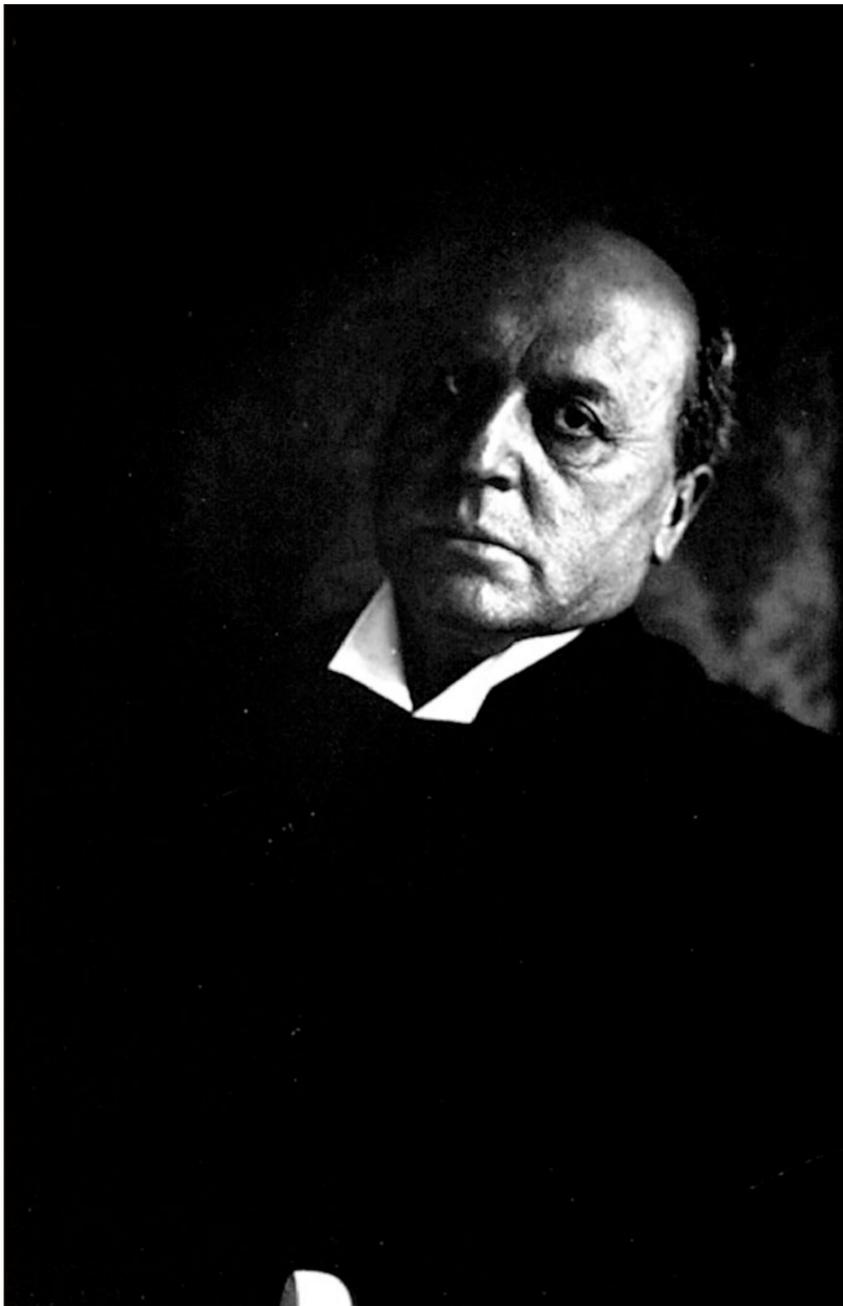
britannique. Mais hypocrisie, cupidité et autres turpitudes seront assez vite au rendez-vous de la jeune première. D'abord attirée par un lord, elle finit par rejeter ses avances pour se retrouver dans le cercle d'un esthète charmeur et ambigu, Gilbert Osmond. Lui-même manipulé par l'intrigante M^{me} Merle, dont il a eu une fille en secret, Osmond entraîne Isabel dans un mariage maléfique. Le roman fascine par la description de ce jeu pervers en creusant l'abîme des illusions où est tombée une Américaine enjouée et dynamique. Mais fidèle à l'optimisme, valeur cardinale du Nouveau-Monde, James n'abandonne pas son héroïne et lui laisse des chances de se relancer.

On sent en Henry James la sûreté du trait, l'ampleur du propos

C'est un roman en sens inverse, *Les Européens*, que l'auteur avait publié en 1878. Un frère et une sœur, venus du Vieux-Continent, se retrouvent à Boston, hôtes de leurs cousins américains. Lui, Felix, est un jeune peintre plutôt bohème et plein d'allant. Elle, Eugenia, est l'épouse morganatique d'un prince allemand, dont le mariage bancal bat de l'aile. Dans le cadre virginal de la belle propriété des Wentworth, les deux Européens font souffler le vent de la frivolité. Soulevant l'amidon des convenances, ils révèlent l'austérité et le conformisme qui sous-tendent la vie de leurs riches cousins. Tout le livre tire sa force de cette confrontation entre une certaine naïveté américaine et la liberté de ton, la subtilité européennes. L'imbroglio que suscitent le frère et la sœur sème une telle pagaille dans ce petit monde bon chic bon genre que le roman prend des allures de ronde drolatique. Certes Henry James est alors encore un jeune romancier, mais on sent en lui la sûreté du trait, l'ampleur du propos, l'acuité de la vision sur les faux-semblants, les illusions de la richesse et le vide intérieur qu'elle dissimule mal.

Ironie douce-amère

La grandeur de l'œuvre romanesque de James est là. Dans la cohérence de la démarche, l'ironie douce-amère qui la porte, le plaisir



Henry James est décédé à Londres le 28 février 1916. DR

de camper des personnages, d'instiller une atmosphère. Les sujets de l'écrivain sont certes presque toujours les mêmes: les mirages de l'amour, les blessures narcissiques, les échecs et les humiliations de la vie. Les êtres qui hantent cette comédie humaine sont des voyageurs anglais, des esthètes bostoniens, de jeunes Américaines attirantes, des hommes et des femmes en quête de ressourcements. A chaque fois ou presque leurs parcours sont sinueux et l'auteur se délecte à capter les plus

infimes vibrations de leurs pensées intimes. Flux tourmenté de la conscience, bouillonnements incessants du désir d'aimer. L'ensemble porté par des saillies qui font mouche, des descriptions irrésistibles, aussi vastes que «le splendide embrasement» des ciels de l'ouest, cette marque sans cesse renouvelée des promesses de l'Amérique. I

> **Henry James**, *Un portrait de femme et autres romans*, édition établie par Evelyne Labbé avec la collaboration d'Anne Battesti et Claude Grimal. La Pléiade, Gallimard, 1554 pp.

MATTHIEU RUF

Au rythme du souvenir

THIERRY RABOUD

Il ne se passe rien, ou presque, dans *Percussions*. Une succession d'ambiances suggérées en mots humbles et sonores, quelques trajectoires esquissées: ce grand frère Loïc affaibli par la maladie, pourtant si éloquent, cette petite sœur Emilie victime d'un accident, plongée dans le coma. Entre eux deux, un narrateur qui, dans un équilibre hésitant entre l'enfance et l'âge adulte, saisit au rebond les souvenirs qui viennent heurter le voile tendu de sa conscience.

Vaine tentative de répondre à la question qu'Emilie avait pris plaisir à lui poser, quelques mois auparavant: que faudrait-il garder en mémoire si, à l'instar du papillon, notre vie n'était qu'un feu de paille? Il faudrait garder tout cela: la jeunesse des amours majuscules et plurielles, celle des voyages striant les cartes trop amples du «foutu vaste monde», les grands-parents à l'œil rieur et soudain clos, toutes les bouches bues, les bières vidées, les soirées à se fondre dans la nuit, à embrasser, à rêver, à se creuser l'être. Il faudrait garder ce livre magnifique, donc, qui vaut à son jeune auteur Matthieu Ruf les lauriers du Prix Georges-Nicole, qui lui sera décerné vendredi prochain à Nyon.

Une distinction amplement méritée tant ses *Percussions* sont rythmées, personnelles, sensuelles. On a beau faire défiler les étiquettes – roman, récit, autofiction – rien ne correspond vraiment, et c'est tant mieux. Car c'est ici l'aspect même de la mémoire (ses replis arbitraires, ses linéaments insaisissables, ses «choix incompréhensibles») qui semble imposer au texte son format singulier. I

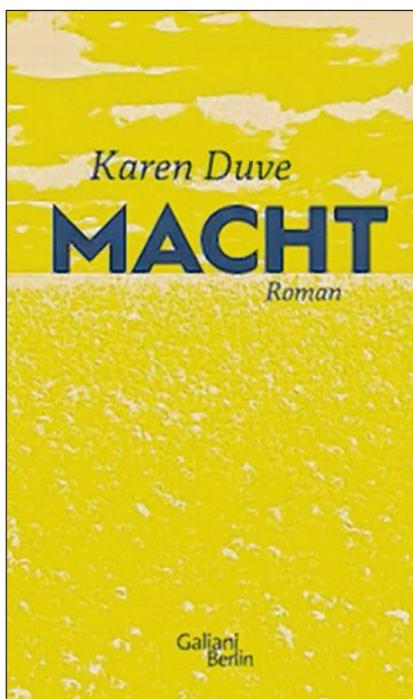
> **Matthieu Ruf**, *Percussions*, Ed. de l'Aire, 153 pp.

en bref

AXEL KAHN À FRIBOURG

CONFÉRENCE A l'invitation de l'Alliance française, le généticien Axel Kahn sera mercredi soir à Fribourg pour évoquer ses deux traversées diagonales de la France à pied. Des périodes dont il a tiré deux livres, «Pensées en chemin» et «Entre deux mers». SG > **Me 18 h 30** à Fribourg, Bibliothèque de la Ville, salle Rossier.

outré-sarène



2031, les femmes dirigent le monde (mais mal)

Littérature. Le dernier roman de Karen Duve, auteure hambourgeoise née en 1961, dépeint un monde dominé par les femmes où les hommes tentent de reprendre l'avantage. Une science-fiction très controversée.

ARIANE GIGON

«Le livre le plus détesté de la saison»: c'est ainsi que la *NZZ am Sonntag* a évoqué, fin février déjà, la polémique née avec la publication du dernier roman de l'Allemande Karen Duve, *Macht* («Pouvoir»). Le désamour n'est pas tant né de la science-fiction en tant que telle – l'histoire se passe en 2031 – que de l'image que l'auteure a des hommes, dépeints comme soit bêtes, soit méchants ou, mieux encore, les deux en même temps. Mais c'est quand même grâce à un mâle, chef d'un mouvement de libération intitulé Maskulo, que la victime féminine sera libérée de ses chaînes – au sens propre.

Dans une petite ville du nord de l'Allemagne, Christine, ministre de l'Environnement, de la protection de la nature, de l'arrêt des centrales nucléaires et du recyclage des déchets atomiques, est retenue prisonnière dans la cave de la maison familiale par son mari, Sebastian. Les enfants sont chez leur grand-mère, la mère passe pour disparue. Mais le mari a décidé de balayer le mythe du partage et du compromis et de retrouver sa place de dominant. Il frappe, exige que sa femme lui parle la tête baissée, lui confectionne ses biscuits préférés et n'éprouve aucune culpabilité. Autrement manifestant contre la chasse aux baleines aux côtés de Greenpeace, il est «un vrai sadique» em-

pêchant les lecteurs de s'identifier avec le «je» du roman, ont fustigé de nombreux critiques.

La félicité de Sebastian est presque totale lorsqu'il renoue, lors d'une rencontre des bacheliers cuvée 1981, avec une amie de jeunesse, consommatrice, comme lui, d'une substance permettant de rester jeune. Qu'importe si les effets secondaires sont mortels et si, lorsque la prise n'est pas continuée, le corps vieillit deux fois plus vite. La fête est l'occasion de toutes les transgressions: on y mange de la viande, pourtant accessible seulement par l'échange de points CO₂, comme l'essence, et un poisson pourtant menacé

d'extinction. La monnaie se nomme «Euro-Nord». Il fait trop chaud, et des tempêtes violentes arrachent les panneaux solaires des toits.

La satire de Karen Duve peut être vue comme l'équivalent de *Soumission* de Michel Houellebecq, disait encore la *NZZ am Sonntag*, à la différence près que ce n'est pas l'islam qui s'impose, mais le féminisme. Pour le *Tages-Anzeiger*, la description de ce «monde fou, laisse un sentiment déprimant», renforcé par la vision «d'un avenir noir pour tout le monde». I

> **Karen Duve**, *Macht*, Verlag Galiani-Berlin. Le premier roman de Karen Duve, *Déluge*, a été publié chez l'éditeur Rivages.